This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

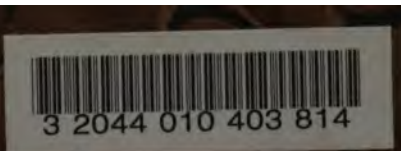
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr
577
. 5
3 2044 010 403 814



r 1577.9.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. LE B^ON DE GERANDO,

PAR M. MIGNET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Lue dans la séance publique annuelle du 16 décembre 1854.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.

1854.

Fr 15-7.9.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. LE B^ON DE GERANDO,

PAR M. MIGNET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;

Lue à la séance publique annuelle du 16 décembre 1854

MESSIEURS,

M. de Gerando appartient, par beaucoup de ses idées comme par sa naissance, à un siècle dont il est aujourd'hui de bon goût de condamner l'esprit, de maltraiter les efforts, de mépriser les espérances. Ce siècle a conquis la tolérance, recherché la justice, proclamé le droit, revendiqué l'égalité civile, recommandé la fraternité humaine, banni la cruauté des institutions pénales, repoussé l'arbitraire de l'administration publique, voulu faire de la raison le guide des intelligences, de la liberté la condition des gouvernements, du

progrès l'ambition des peuples, de la loi la souveraine de tout le monde. L'ordre matériel ne lui doit pas moins que l'ordre moral. Si le génie élevé du XVIIe siècle a créé surtout ces sciences de l'espace, du mouvement et des nombres qui ont mieux fait connaître les cieux et leurs lois; le génie analytique du XVIIIe siècle a fondé ces sciences des éléments, des corps et des êtres animés qui ont mieux fait connaître toutes les choses de la terre, et ont préparé une domination inattendue sur la nature à l'homme, dont elles ont accru sans mesure la puissance et le bien-être. Assez d'autres parlent des erreurs d'un siècle auquel remontent tant d'heureux changements, insistent sur ses excès, le montrent sceptique avec emportement, subversif avec ignorance, utopiste avec crédulité; ici et devant cette Académie, qui est l'une de ses créations, il n'est pas hors de propos de rappeler tout ce qu'il a donné ou promis, ses magnifiques vœux pour le genre humain, ses titres immortels à notre reconnaissance.

De ce siècle où il est né, M. de Gerando a pris les généreuses doctrines sans en suivre les regrettables écarts. Philosophe et chrétien, ses idées ne l'ont pas privé de ses croyances. Son esprit a été consacré à la recherche de la vérité, comme sa vie à la pratique du bien. Le premier en France, il a rectifié les théories de son temps par les théories des autres siècles, et il a éclairé la philosophie par l'histoire. Épris du bonheur général, il a travaillé, durant cinquante années, à rendre ses semblables plus éclairés et plus heureux, en répandant au milieu d'eux sous toutes les formes les idées les plus saines et les plus morales, et en y exerçant un infatigable apostolat de bienfaisance.

Marie-Joseph de Gerando naquit à Lyon le 29 février 1772.

Son père était architecte de la ville, où il construisit l'église de la Charité et plusieurs des édifices les plus élégants de la place Bellecour. Sa mère, distinguée par l'esprit, était éminente par la bonté. Marie-Joseph ne laissa pas soupçonner d'abord ce qu'il serait un jour. Cachant une pénétration déjà forte et réfléchie sous une gravité précoce et une timidité silencieuse, il fut déclaré peu intelligent par ses premiers maîtres, plus frappés de ce qui manquait à l'enfant que de ce qui annonçait l'homme. Cette sentence d'incapacité spirituelle fut bientôt cassée par des maîtres doués d'une sagacité plus judicieuse. Reçu au collége des oratoriens de Lyon, il obtint des succès éclatants dans les études sérieuses. Déjà se déclarait la pensée dominante de sa vie. Dans une maladie dangereuse à laquelle il fut sur le point de succomber à l'âge de seize ans, il adressa à Dieu la prière *de lui conserver une existence qu'il ne lui demandait que pour faire le bien.* Afin de se rendre l'administrateur des secours divins et le pieux serviteur de l'humanité, il voulut d'abord entrer dans les ordres. Il fut donc admis au séminaire de Saint-Irénée, où, après avoir achevé sa philosophie, il était prêt à partir pour la maison oratorienne de Saint-Magloire à Paris, lorsque les événements qui changèrent la constitution de la France, et les décrets de l'assemblée constituante qui fermèrent les congrégations religieuses, donnèrent un autre cours à sa destinée.

Le séminariste se fit écrivain à l'âge de dix-neuf ans, et soldat à l'âge de vingt-un. D'abord la plume à la main, ensuite le mousquet au bras, il défendit les beaux principes de justice générale, de liberté religieuse et civile, qu'avaient invoqués les généreux esprits du XVIIIe siècle, et qu'avait eu pour objet d'établir la grande révolution de 1789. Il entreprit cette

double campagne de concert avec un de ses condisciples les plus distingués, avec Camille Jordan, qui devait honorer un jour la tribune française, et qu'une entière conformité de sentiments et une certaine diversité de caractère, l'accord dans les idées et la différence dans les talents, des épreuves subies d'un même courage pour la même cause, la plus tendre confiance et le dévouement le plus doux, unirent à lui d'une amitié inaltérable depuis le collége jusqu'à la tombe.

Les deux précoces publicistes, entrant dans le débat que provoquait la constitution civile du clergé, écrivirent en commun une suite de brochures pour réclamer une entière liberté de conscience, et, lorsque l'intrépide ville de Lyon se souleva contre les excès démagogiques, après les journées du 31 mai et du 2 juin 1793, ils s'enrôlèrent l'un et l'autre dans la milice de leur quartier. Grand et frêle, maladroit et brave, ayant l'ardeur nouvelle du citoyen et encore un peu de l'ancienne gaucherie du séminariste, le jeune de Gerando devint grenadier dans la compagnie de la rue du Buisson. Il concourut aux préparatifs de défense de la ville insurgée, et il affronta les périls d'une guerre que les passions déchaînées devaient rendre sans merci. La Convention asservie mais impérieuse, déjà mutilée mais encore obéie, avait décrété le siége et la ruine de la cité rebelle. Ses commissaires hâtaient, dans les départements du voisinage, les levées destinées à en resserrer le blocus et à exécuter l'arrêt de proscription lancé contre elle. De leur côté, les Lyonnais parcouraient les pays d'alentour, avec leurs hardis détachements, afin de conduire des vivres dans leurs murailles, d'y transporter des munitions et des armes, et d'étendre au loin l'insurrection libératrice.

Un de ces détachements, dont faisait partie M. de Gerando,

avait été envoyé au delà du Rhône, dans les montagnes du Forez. Il y rencontra, le 28 septembre, les troupes de la Convention qui descendaient de l'Auvergne. Après s'être quelque temps défendu, il fut accablé par le nombre. Atteint d'une balle à la jambe, M. de Gerando tomba sur le champ de bataille. Il y attendait la mort ; mais le chef de la troupe victorieuse, touché de sa jeunesse et poussé par un sentiment d'humanité, le couvrit de son corps, et dit à ses soldats prêts à faire feu sur lui, qu'on n'arracherait la vie au blessé qu'en prenant la sienne.

Il n'était sauvé qu'à demi. Transporté sur la paille d'une charrette à Saint-Étienne, il fut jeté, entre un aliéné et un assassin, dans un cachot infect, d'où il ne sortit au bout de trois mois que pour être jugé. Le tribunal militaire devant lequel il comparut se bornait à constater la rébellion, et, après l'avoir constatée, il la punissait de mort. Une seule question était posée : — *L'accusé a-t-il été pris les armes à la main ?* — Lorsque M. de Gerando eut été conduit devant l'expéditif tribunal, la question mortelle fut posée par le président. La réponse ne semblait pas douteuse. Souffrant encore de sa blessure, pâle mais tranquille, portant un regard résigné mais assuré sur ses juges, le prisonnier attendait le redoutable *oui* qui devait l'envoyer à la mort, quand il vit s'avancer à la barre celui à qui sa garde avait été confiée, et qui, dans un noble élan de compassion, dit sans hésitation : *Non*. Par ce mensonge généreux et inespéré, M. de Gerando fut sauvé et redevint libre.

Mais que faire d'une liberté non moins embarrassante qu'incertaine en 1794? La ville de Lyon avait succombé. Ses habitants vaincus périssaient en foule par la main du

bourreau, ou sous la mitraille du canon, devenu un instrument de supplice; ses maisons étaient abattues par le marteau révolutionnaire, et elle avait perdu jusqu'à son nom. La prudence ne permettait pas à l'un de ses défenseurs si miraculeusement épargné de rentrer dans ses murs. Il y aurait été infailliblement pris, et aurait exposé ses parents, qui, le croyant mort après la malheureuse expédition du Forez, avaient fait célébrer un service funèbre pour le repos de son âme. Dans les perplexités de cette dangereuse position, il chercha comme tant d'autres un refuge au milieu de l'armée. On pouvait y servir la France sans se rendre complice ou sans tomber victime des violences de la révolution. Un régiment de chasseurs était dans le voisinage : de Gerando s'y enrôla.

Après avoir été, en moins de deux ans, séminariste par goût, publiciste par occasion, insurgé par devoir, le voilà chasseur de la république par nécessité. Il ne le fut pas longtemps. Au lieu d'être envoyé à la frontière, le régiment où il avait pris du service reçut l'ordre d'entrer dans Lyon. Le déguisement protecteur de son uniforme et le bruit répandu de sa mort ne dérobèrent pas longtemps M. de Gerando aux regards du parti victorieux. Il s'y livra en quelque sorte lui-même. Il ne put résister au besoin d'embrasser sa mère, et un jour, de nombreuses victimes conduites au supplice passant devant sa compagnie sous les armes, il reconnut parmi elles plusieurs de ses amis et de ses proches. A ce douloureux spectacle, lui qui, deux fois, avait vu la mort de si près et sans aucun trouble, tomba évanoui au milieu des rangs. Dénoncé par sa défaillance, reconnu par ses ennemis, il fallut fuir ou périr. Son commandant lui-même facilita son évasion. Il l'envoya guérir sa blessure mal fermée

en Savoie, d'où M. de Gerando rejoignit en Suisse Camille Jordan, qui s'y était réfugié après le siége de Lyon.

Les deux amis, éloignés de leur patrie, mais rapprochés l'un de l'autre, passèrent quelques mois dans les distractions de l'étude, les douceurs de l'intimité, et aussi dans ces espérances si faciles aux malheureux durant la jeunesse, et souvent si fondées pour les vaincus pendant les révolutions. Ils parcoururent la Suisse à pied, vivant de peu, admirant beaucoup et la beauté variée des lieux, et la grandeur perpétuée des souvenirs, et la tranquille liberté des habitants. Un jour cependant qu'ils traversaient ses hautes montagnes, ils furent enveloppés dans le tourbillon d'une tourmente glacée. Le corps saisi par le froid et l'âme livrée au découragement, M. de Gerando tomba sur la neige. Il n'avait ni la force ni le désir de s'en relever. Camille Jordan le secoua, le ranima, le soutint et le conduisit jusqu'au village voisin. Les deux amis n'eurent pas même la consolation d'être toujours malheureux ensemble. L'insuffisance de leurs ressources les contraignit à se séparer. Chacun d'eux alla où il pourrait vivre. Camille Jordan se rendit à Londres, et y vit de près le gouvernement représentatif, qu'il devait admirer alors en Angleterre et défendre plus tard en France. De Gerando partit pour Naples, où l'un de ses parents avait une riche maison de commerce, et le chargea de la tenue de ses comptes en qualité de commis.

C'est dans l'exil, et pour ainsi dire dans un comptoir, que M. de Gerando se forma aux plus hautes méditations, et qu'il acquit des connaissances étendues presque sans livres. De l'aube au déclin du jour, il appartenait à autrui, enregistrait, recevait, comptait pour gagner son pain. Mais, le soir

venu, il s'appartenait à lui-même, et le commis, devenant alors philosophe, consacrait la plus grande partie de ses nuits à la culture de son esprit. Monté au faîte de la maison, dans une petite chambre qui s'ouvrait sur une terrasse ornée d'orangers et de grenadiers, il se livrait à de fortes études, se posait des problèmes, se traçait des méthodes, portait sur la nature et sur l'homme un regard qui ne s'enfermait point dans l'horizon d'un système, une pensée qui ne s'assujettissait point à la parole d'un maître.

Les méditations nocturnes commencées sur la terrasse d'un marchand, M. de Gerando alla même les poursuivre dans le réduit d'un ermite. Près du cratère du Vésuve, et presque au sommet de la montagne que le volcan couronne de ses feux et revêt de ses laves, s'élève un léger monticule que couvre un petit bois, que surmonte un élégant ermitage, et au pied duquel vient couler, en s'y divisant, le fleuve enflammé. C'est dans cet ermitage, qui sort comme une île verte du sein d'une mer grisâtre que s'établit, durant plusieurs semaines, M. de Gerando à la place de l'ermite, qui guidait et secourait au besoin les voyageurs. « Rarement, » dit-il, « j'ai été aussi heureux. Une petite bibliothèque com-
« posée de livres choisis était à ma portée; mais un livre
« plus sublime était ouvert sous mes yeux, et ses pages,
« pleines d'une instruction qui ne se trouve nulle part, me
« fournissaient le sujet d'intarissables méditations. Assis sous
« les tilleuls de l'ermitage, je portais mes regards sur le
« spectacle qui s'offrait à mes yeux. »

Il avait, en effet, devant lui d'imposants aspects de la nature, et de grands souvenirs de l'histoire. A peu de distance, les bouches béantes du volcan; sur les flancs de la

montagne, les débris qu'il y avait amoncelés depuis vingt siècles; non loin de là, la ville infortunée de la *torre del Greco*, qu'il avait engloutie un an auparavant, et dont le clocher dominait seul les couches fumantes encore; un peu plus bas, Pompéi et Herculanum, ensevelies depuis les temps de Néron et de Titus sous des flots de lave ou des amas de cendres, et reparaissant tout d'un coup avec les restes conservés de la vie antique, comme si elles avaient été habitées la veille; près du même sol, le riant palais de Portici, avec ses jardins enchanteurs cultivés sur des tombeaux, et confinant des deux côtés aux couches arrêtées du volcan et aux flots agités de la mer; en face de l'immobile dévastation, l'amphithéâtre animé sur lequel se dressait la florissante ville de Naples, avec ses rues bruyantes, ses riches palais, ses joyeux habitants et son golfe magnifique.

Le jeune contemplateur, dont je ne fais ici que retracer les impressions et rappeler les pensées, peu de temps après être descendu de son ermitage passager du Vésuve, quitta aussi son aride comptoir et sa terrasse philosophique de Naples. La Convention, en déposant son orageuse dictature, avait proclamé, dans sa séance du 4 brumaire an IV, une amnistie générale qui permit à de Gerando et à Camille Jordan de rentrer en France. Ils revinrent l'un et l'autre à Lyon, qui, aux élections de l'an V, nomma Camille Jordan membre du conseil des Cinq-Cents.

De Gerando suivit le nouveau député à Paris, où la majorité des conseils venait d'échapper au parti conventionnel, qui dominait encore dans le Directoire. Composée en général d'hommes favorables aux principes de 1789, mais contraires aux doctrines comme aux excès de 1793; con-

servant le regret de la royauté tout en affectant le respect pour la république, il était difficile à cette majorité d'être juste sans devenir suspecte, et de modérer la révolution sans paraître la trahir. Par son talent aussi bien que par sa résolution, Camille Jordan se plaça au nombre de ses chefs. Organe d'une commission chargée de régler la police des cultes, il acquit, en défendant les idées qu'il avait soutenues en commun avec de Gerando quelques années auparavant, une célébrité qui ne pouvait manquer d'être bientôt dangereuse. Son rapport fit une sensation profonde et le désigna aux nouvelles proscriptions révolutionnaires lors du coup d'état du 18 fructidor. Ne doutant pas que son ami ne fût au nombre des victimes, de Gerando, que Camille Jordan avait empêché de périr sous la neige en Suisse, déroba à son tour Camille Jordan à la meurtrière déportation dont il était menacé sous le climat de Sinnamari. Dans la nuit du 17 au 18 fructidor, il l'arracha, pour ainsi dire malgré lui, du lit où il aurait été surpris le matin, et le conduisit dans un asile sûr que lui avait préparé son amitié prévoyante. Le lendemain, Camille Jordan entendit sous ses fenêtres les crieurs publics faire retentir son nom parmi ceux des proscrits, et dut se résoudre, non sans péril, à une nouvelle expatriation. Les deux amis se réfugièrent en Allemagne, et passèrent ensemble la fin de l'année 1797 et les commencements de l'année 1798 dans la ville studieuse et hospitalière de Tubingue.

Ce fut dans cet exil, de sa part volontaire, que M. de Gerando connut et aima une jeune fille appartenant à une noble famille de l'Alsace que la révolution avait fait tomber de l'opulence dans la pauvreté, mademoiselle Annette

de Rathsamhausen, ornée des plus précieux dons de l'esprit, douée des qualités les plus élevées de l'âme, joignant un grand charme à une force singulière, et qui devint alors sa fiancée, pour être un peu plus tard sa fidèle et utile compagne.

Rentré en France au printemps de 1798, époque où Camille Jordan se rendit une seconde fois en Angleterre, M. de Gerando reprit du service dans l'armée, et fut envoyé en garnison à Colmar, qu'habitait sa fiancée. Simple soldat dans le 6e régiment de chasseurs, le programme d'un concours ouvert par l'Institut tomba entre ses mains. La classe des sciences morales et politiques offrait en prix, depuis deux ans, cinq hectogrammes d'or à celui qui traiterait le mieux la question suivante : « Déterminer quelle a été l'influence des signes sur la formation des idées. » M. de Gerando, mettant à profit ses méditations, que n'avaient interrompues ni les disgrâces de l'exilé, ni les travaux du commis, ni les fatigues du soldat, ni même les distractions plus entraînantes du fiancé, entreprit de résoudre ce vaste et délicat problème. Il y était parfaitement préparé. Instruit dans les doctrines diverses, profondément réfléchi, infatigable au travail, capable, entre une évolution militaire et une garde montante d'examiner un système et d'analyser une langue, penseur méthodique, écrivain expéditif, fort habile dans l'art des classifications sans être très-difficile sur les délicatesses du style, il avait de plus cet âge heureux qui donne le courage d'oser et le moyen de réussir.

Le jeune chasseur en fit l'agréable épreuve. S'étant mis à l'œuvre avec ardeur, mais tard, il n'aurait pas fini son

travail à temps s'il n'avait été aidé par trois charmantes jeunes filles qui lui servirent de secrétaires. Mademoiselle de Rathsamhausen, mademoiselle de Berckheim et mademoiselle Pfeffel, compagnes inséparables, copièrent, à mesure qu'il les composait, les pages métaphysiques auxquelles leur esprit ne devait pas comprendre grand'chose, mais qui offraient à leur amitié le plus grand des attraits, celui de rendre service à un philosophe de vingt-cinq ans. C'est écrit de leurs mains que le mémoire de M. de Gerando fut soumis au jugement de vos prédécesseurs, parmi lesquels dominaient les doctrines du dernier siècle et siégeaient les fervents continuateurs de Condillac.

L'école philosophique de la sensation transformée régnait alors sans partage. Confinée dans l'expérience, resserrant trop l'observation, ramenant les opérations de l'intelligence aux impressions des sens, subordonnant en tout le fond à la forme, cette philosophie, que dans le moyen âge on eût appelée nominaliste, devait, par un rigoureux esprit de conséquence, trouver que les sciences n'étaient que des formules, et que les idées se réduisaient à des mots; elle devait prendre les occasions des phénomènes pour leurs principes, le signe d'un objet pour sa nature. Son accrédité fondateur avait soutenu que tout l'art de penser était dans les instruments mêmes créés en pensant, que les connaissances de l'homme n'étaient pas dans les lois des choses, mais dans les procédés qui les constatent et les transmettent. Fidèles à sa doctrine, ses confiants disciples, en proposant de déterminer l'action des signes sur les idées, demandaient qu'on cherchât le moyen de perfectionner toutes les sciences restées incertaines par le perfectionnement de

leurs langues demeurées vagues, et d'ajouter par l'art d'exprimer à l'art de penser.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que M. de Gerando traite cette question aussi étendue que profonde. Comment expose-t-il l'origine des signes, analyse-t-il leur diversité, apprécie-t-il leur influence? La faculté qu'a l'homme non-seulement de pousser des cris que l'instinct comprend, mais de former des sons que l'intelligence change en expressions convenues des idées; non-seulement de produire des gestes que le besoin suggère et traduit, mais d'inventer des signes que la réflexion et le souvenir marquent et reconnaissent comme les indications variées et intelligibles de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il sent, de tout ce qu'il pense, de tout ce qu'il imagine, de tout ce qu'il fait : cette faculté admirable est l'indispensable complément et le magnifique corollaire de la faculté de penser. L'homme parle, parce qu'il pense; parce qu'il pense, il donne aux sons qu'il profère une signification conventionnelle pour les oreilles, aux idées qu'il conçoit une forme compréhensible pour les yeux, et il compose ces belles langues qui, images fidèles et auxiliaires puissantes de son esprit, lui servent à la fois d'instruments pour se produire, de moyen pour se développer; transmettent ses pensées à travers l'espace par la parole, à travers le temps par l'écriture; deviennent les dépôts abondants de toutes les richesses intellectuelles qu'il accumule de génération en génération, de pays en pays; et, faisant du génie des grands hommes morts, des découvertes des peuples disparus, de la civilisation des siècles écoulés l'héritage de tous les hommes qui naissent, l'avance de tous les peuples qui surviennent, le point de départ de tous les siècles qui suivent, offrent de

vastes enseignements, donnent des plaisirs perpétuels, et contribuent ainsi à l'éducation progressive et aux satisfactions permanentes du genre humain.

M. de Gerando, avant d'analyser le langage de l'homme, décompose son entendement, et n'arrive à la faculté d'exprimer qu'après s'être rendu compte de la faculté de concevoir. Tout en admettant que les idées ont pour origine *la sensation externe ou interne,* ce qui le laisse de l'école de Condillac, il se sépare de cette école en reconnaissant à l'âme des facultés actives dont les sensations provoquent l'exercice, dont les idées sont les résultats, qui précèdent les signes et les inventent. Au lieu de croire, comme les philosophes ses contemporains et ses juges, que *penser, c'est sentir,* il déclare que *penser est à l'âme ce qu'agir est au corps.*

L'institution diverse des signes, leur variété, leur portée; les effets bornés mais vifs des gestes naturels qui s'adressent aux yeux; les impressions émouvantes de la musique et du langage, qui s'emparent de l'âme par l'ouïe; les influences plus vastes et plus durables de l'écriture, qui entretient le commerce lointain et fécond des intelligences, sont ingénieusement présentés et appréciés par M. de Gerando. Il suit les langues diverses dans leur formation, et il établit qu'elles sont les pures représentations des idées que l'esprit a des choses, et les méthodes dont il se sert pour en communiquer la connaissance. Il combat avec autant de force que de succès ce paradoxe accrédité de Condillac qui réduit *toute science à un système de signes,* qui déclare qu'*une science bien étudiée est dans une langue bien faite.* S'élevant contre cette manière mécanique et tout extérieure de considérer les sciences, il dit fort justement : « La perfection de la langue ne produit pas

la perfection de la science, elle en résulte et y ajoute le dernier trait. Elle ne fait pas découvrir la vérité, mais elle la rend populaire. »

Les disciples de Condillac couronnèrent le mémoire de son contradicteur. On fut émerveillé en apprenant que c'était l'œuvre d'un soldat. Cet obscur soldat étant un ingénieux et savant penseur, deux membres de l'Institut, Garat et François de Neufchâteau, dont le premier siégeait dans le conseil des Cinq-Cents, et le second était ministre de l'intérieur, demandèrent son congé au ministre de la guerre, Schérer. Au commencement de l'an VII, l'armée se reposait encore dans une paix glorieuse sur la frontière de la France qu'elle avait agrandie par d'éclatantes victoires, et Schérer ne crut pas lui causer un grand dommage en la privant d'un philosophe. Il accorda donc le congé du chasseur de Colmar, qui vint, d'étape en étape, recevoir le prix que lui décernait l'Institut.

M. de Gerando fut à Paris l'objet d'un extrême empressement, et, ce qui valait mieux, d'une efficace sollicitude. On l'exempta du service militaire afin qu'il pût penser tout à son aise; mais, comme avant de penser il faut vivre, le ministre de l'intérieur le nomma bientôt secrétaire du bureau consultatif des arts et du commerce, dont le modeste traitement suffit à ses modiques besoins, et dont les attributions, alors assez bornées, ne devaient pas apporter beaucoup d'obstacle à la poursuite de ses travaux philosophiques. Ses juges devinrent ses amis, et, après l'avoir introduit dans la spirituelle société d'Auteuil, ils l'attachèrent comme correspondant à l'Académie qui l'avait couronné. Plusieurs compagnies savantes se l'associèrent, et, dans la

chaire du Lycée où la Harpe professait la littérature, il enseigna la philosophie morale. M. Necker et Mme de Staël mirent la belle résidence de Saint-Ouen à sa disposition, et ce fut là que son mémoire académique reçut les amples développements qui le transformèrent en un grand ouvrage. Les quatre volumes qu'il publia en 1800 sous le titre : *des Signes et de l'Art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels*, étendirent parmi les philosophes de l'Europe sa célébrité commencée auprès des philosophes de l'Institut. Sa renommée s'accrut bientôt par le succès d'un second livre qui était en quelque sorte la suite du premier, sur la question si controversée de *l'origine des connaissances*, mise au concours, cette fois, par la savante et circonspecte Académie de Berlin.

Dans la solution d'un problème où il fallait tenir compte et de la raison qui connaît, et du monde qui est connu, et des lois intérieures conformément auxquelles la connaissance s'opère au dedans, et des moyens extérieurs à travers lesquels la connaissance arrive du dehors, M. de Gerando n'est ni un idéaliste pur renfermé dans l'esprit, ni un naturaliste étroit arrêté aux sens. Il n'appartient à aucune école et se sert de toutes.

Par le concert des sens et de la raison, M. de Gerando expose le développement des diverses idées, depuis les notions les plus particulières jusqu'aux notions les plus universelles, depuis la perception des faits les plus simples jusqu'à l'intelligence des lois les plus compliquées, depuis la vue physique du monde jusqu'à la contemplation abstraite de Dieu.

L'Académie de Berlin couronna, sur la *génération des*

connaissances humaines, le mémoire de M. de Gerando, qui, deux ans après, donnait au monde savant la plus vaste, la plus importante, la plus connue de ses œuvres, son *Histoire comparée des systèmes philosophiques.* Un perçant génie, qui a tout entrevu et rien inventé, dont la prophétique imagination a annoncé tant de choses dans les sciences sans en découvrir aucune, qui a laissé une nouvelle méthode et un nom immortel, le chancelier Bacon, avait émis le vœu précoce qu'on retraçât l'histoire de l'intelligence et de la connaissance humaines. Cette magnifique histoire, qui embrasse l'homme, le monde et Dieu, se déroule dans le cours des siècles comme un immense drame dont les plus beaux génies sont les acteurs, dont les systèmes divers sont les scènes variées, qui a ses péripéties dans les luttes des idées, sa gradation dans le progrès incessant de l'intelligence, et qui ne trouvera son dénoûment qu'avec la fin même de l'humanité.

La route qu'a parcourue l'esprit humain sous la conduite de tant de grands hommes, et qui a, pour ainsi parler, ses glorieuses étapes marquées par leurs systèmes, M. de Gerando la suit à son tour en ingénieux observateur et en docte historien. Prenant la philosophie à son berceau, il traverse les religions de l'Orient et s'arrête en Grèce chez cet admirable peuple qui a donné au monde les principales idées, et lui a laissé presque toutes les sciences par lesquelles il a été instruit et civilisé pendant des siècles; qui a produit Socrate, le premier martyr de la pensée; Platon, le père brillant des plus hautes théories; Aristote, le puissant législateur de l'intelligence et l'éminent interprète de la nature. D'Athènes et d'Alexandrie, où les Ro-

mains ont tour à tour puisé les doctrines relâchées d'Épicure et les austères principes de Zénon, où les Juifs se sont inspirés de l'idéalisme de Platon et les Arabes se sont faits les disciples d'Aristote, il descend dans les écoles encore obscures du moyen âge, que pénètrent quelques reflets conservés de la lumière grecque, et, sans y séjourner longtemps, il se hâte de parvenir au grand jour de la renaissance de l'esprit et des splendeurs nouvelles de la pensée.

Bacon, dans lequel il salue l'auteur de la méthode expérimentale et le promoteur des sciences; Descartes, qu'il admire comme le libérateur de la raison et l'instituteur de la réflexion; Leibnitz, en qui il loue ce génie conciliant occupé à introduire l'accord dans les systèmes et à mettre l'harmonie entre l'intelligence et la matière, donnent des impulsions ou fondent des théories dont il retrace la marche et les destinées. Il les suit du circonspect Gassendi au sage Locke et à l'exclusif Condillac, de l'idéaliste Malebranche au panthéiste Spinosa, du laborieux Wolf au grand rénovateur de Kœnisberg, à Kant, dont les deux disciples originaux, Fichte et Schelling, se partageant en quelque sorte la doctrine, venaient de faire, le premier l'apothéose de la pensée, le second l'idéalisation de la nature.

Dans son livre, M. de Gerando embrasse surtout deux ordres de systèmes : l'un reposant sur l'action directe de la raison, l'autre sur l'emploi extérieur de l'observation ; le premier ayant plus particulièrement en vue l'instrument, le second l'objet de la connaissance ; celui-là fortifiant sans cesse l'esprit et conduisant aux lois de l'intelligence, celui-ci étendant chaque jour la science et conduisant aux lois des choses ; l'un en-

fin livrant à l'homme les beautés et les grandeurs du monde idéal, et l'autre lui assurant de mieux en mieux la compréhension et la jouissance du monde matériel. Ces systèmes qui se partagent les esprits et les temps, qui regardent les deux diverses faces de la création divine et répondent aux divers besoins de la nature humaine, M. de Gerando les a étudiés sous un point de vue considérable il est vrai, mais ne pouvant suffire à les expliquer tous, et surtout à les expliquer tout entiers. Le principe des connaissances est à ses yeux la question fondamentale dont la solution entraîne dans chaque système toute une série de conséquences nécessaires, et par suite détermine son caractère et sa destinée. Aussi est-ce sur cette question unique qu'il interroge les diverses doctrines philosophiques, et, selon leur réponse, qu'il les classe et qu'il les juge.

Dans leur appréciation, qu'il s'attache à rendre exacte et qu'il voudrait rendre tout à fait impartiale, il signale le vice et l'insuffisance de chacun d'eux. Mais, s'il voit les défauts des systèmes, M. de Gerando en expose aussi les mérites, et, à côté de ce qui en a été légitimement repoussé, il montre ce qui en a été utilement retenu. De leur examen comparé, il arrive à cette conclusion, que l'erreur n'est jamais absolue, qu'elle n'est qu'une vue imparfaite et exclusive des choses. Leur empruntant donc ce qu'il y trouve de vrai et de bon, il aspire à la conciliation des systèmes, et il offre comme un traité de paix à tous les amis de la vérité, à quelque opinion qu'ils appartiennent, et de si loin qu'ils viennent. Ce qu'il veut surtout, c'est unir ensemble les intérêts de la morale et ceux de la raison, dont l'étroite association est à ses yeux le véritable but de la philosophie.

Cette histoire, publiée en 1804 et à laquelle ont succédé depuis des histoires plus précises et plus approfondies, eut alors un grand succès. Les maîtres de la science applaudirent à l'idée originale d'un ouvrage qui était en quelque sorte l'anatomie comparée des systèmes philosophiques, et où se déployait un savoir non moins vaste que lumineux. Les trois livres considérables qu'il avait déjà composés à l'âge de trente-deux ans, recommandaient en M. de Gerando l'historien tout autant que le penseur. Aussi la classe des sciences morales et politiques, dont il était correspondant, ayant été supprimée en 1803, il fut admis, en 1805, dans la classe des inscriptions et belles-lettres.

En ce moment, M. de Gerando était attaché à l'administration supérieure de l'État. Depuis un an il était secrétaire général du ministère de l'intérieur, confié en 1804 à M. de Champagny, dont M. de Gerando était l'ami, et devint en quelque sorte le second.

Sous le régime impérial, où les assemblées n'étaient plus rien, l'administration au fond était tout. Administrer, c'était pourvoir aux divers besoins publics, en appliquant avec mesure et célérité à tout ce qu'exigeait le bon ordre de l'État, et à tout ce que réclamait le juste intérêt des particuliers, les règles que l'homogénéité du pays venait de rendre si uniformes et le progrès des idées si équitables. Avec une méthode qu'il porta des études philosophiques dans les matières administratives, et une sagesse qui lui inspirait la bienveillance dans la justice, M. de Gerando, dressant des projets, rédigeant des rapports, instruisant les affaires à fond, les décidant bien, les expédiant vite, évitant de son mieux l'arbitraire, tempérant autant qu'il était en lui l'autorité, sut

tout à la fois bien mériter de l'État et des particuliers (1). Il passait ses jours et quelquefois ses nuits au travail, et l'on assure que, par un rare effort d'attention multiple et d'esprit partagé, il dictait à trois secrétaires à la fois, pendant qu'il écrivait lui-même, embrassant ainsi quatre objets divers, qu'il traitait sans embarras et suivait sans confusion.

Le gouvernement qui parlait comme il agissait, tout seul, avait introduit l'usage de publier tous les ans un tableau général de la situation de l'empire. Entendu par le conseil d'État, lu au corps législatif, inséré dans le *Moniteur*, cet exposé était une sorte de compte annuel rendu à la France. Depuis l'année 1805 jusqu'à 1808, les tableaux de l'empire furent de plus en plus brillants, après tant d'utiles restaurations de la société et de signalés triomphes de la guerre; à la suite des prospérités intérieures renaissantes, aux lendemains d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland; entre la promulgation du Code civil et le traité de Tilsitt. Tout y était le bien-être, la puissance, la grandeur, la gloire; il n'y manquait que la liberté, qui seule, par les généreux principes et les magnifiques élans de la révolution, avait enfanté tout le reste, et qui seule aussi, par l'intervention régulière du pays et sa contradiction opportune, aurait pu le rendre durable.

L'un de ces derniers tableaux fut tracé par M. de Gerando, que M. de Champagny conduisit avec lui, lorsqu'il alla le

---

(1) C'est à M. de Gerando qu'est due la création de la première caisse de retraites au profit des vieux employés de l'administration. Il proposa et fit accepter cette prévoyante mesure qui s'est successivement étendue depuis, du ministère de l'intérieur à tous les autres services de l'État.

soumettre à l'approbation de l'empereur en conseil d'État. Napoléon questionna longtemps et vivement le jeune secrétaire général sur les diverses parties de l'administration publique. Il interrogeait comme il commandait, et voulait dans la réponse la même rapidité que dans l'obéissance. Une méthode aussi impérieuse était fort capable de faire perdre la mémoire avec la présence d'esprit. M. de Gerando ne se troubla cependant point sous le feu de ce pénétrant regard et le saisissement de cette puissante parole : et, ce qui étonnera peut-être un peu de sa part, à toutes les demandes il fit des réponses promptes, courtes, sûres, catégoriques. L'empereur, lui montrant alors un siége à côté du secrétaire d'État : « C'est bien, monsieur, » lui dit-il ; « asseyez-vous. » Peu de temps après, il lui envoya le brevet de maître des requêtes, et l'introduisit dans le conseil d'État, où, durant un tiers de siècle, M. de Gerando devait porter son savoir et son habileté, et d'où il ne devait plus sortir qu'à la mort.

Après avoir concouru au développement de l'administration française, M. de Gerando fut employé à l'organisation des pays annexés à la France. Déjà, lorsque en 1805 les républiques cisalpine et ligurienne avaient été transformées, l'une en royaume d'Italie, l'autre en province de l'empire, il avait rédigé à Milan le statut organique destiné à régir la haute Italie, et, avec M. de Champagny, il avait porté à Gênes nos nouvelles institutions civiles.

Les réunions territoriales ne s'étaient point arrêtées. Étendant nos frontières avec nos victoires ou notre puissance, sans trop d'égard à la géographie, ni même à la politique, nous faisions de l'Arno, du Tibre, de la Sègre et du Weser des fleuves français. Il fallait constituer selon la

loi de la France les pays qu'on ajoutait à son territoire. M. de Gerando, dont la capacité avait été déjà éprouvée comme secrétaire général, reçut comme maître des requêtes la mission de porter dans plusieurs d'entre eux le mécanisme supérieur de notre administration et les avantages de notre ordre civil. Quand l'Étrurie fut incorporée à l'empire, il fut nommé membre de la junte d'organisation de Toscane, et de Florence il fut bientôt envoyé à Rome. Par un décret daté de Schœnbrunn, Napoléon avait supprimé, en 1809, la puissance temporelle du pape et réuni à l'empire les États du saint-siége; le doux et vénérable Pie VII avait été enlevé du palais pontifical par un colonel de gendarmerie, et transporté à Savone. A l'œuvre violente du conquérant succéda l'œuvre pacifique du réformateur civil. Napoléon en confia l'accomplissement à une consulte extraordinaire de cinq membres, dont fit partie M. de Gerando. M. de Gerando aurait voulu refuser, mais il fallut obéir. Si l'on désapprouvait quelquefois, alors, on ne résistait jamais. Investie des pouvoirs les plus étendus, la consulte détermina les circonscriptions administratives, institua les magistratures civiles, nomma les agents des autorités diverses, pour la commodité et l'instruction desquels M. de Gerando dressa un recueil méthodique de nos décrets et de nos lois. Tout en introduisant parmi les Romains les institutions dues au génie purement humain d'un siècle philosophique, il fit maintenir sans leurs abus les institutions fondées par le génie religieux des temps catholiques. Il modéra la sécularisation des couvents, et fut le généreux appui des religieux consacrés à l'enseignement du peuple et au soulagement des malades. Sa délicate assistance monta même bien haut.

Il y avait alors à Rome un prince d'antique et belliqueuse race, que le sort des armes et le souffle des révolutions avaient chassé de ses États. Charles Emmanuel IV, ce beau-frère infortuné du plus infortuné Louis XVI, lui qui, prophétisant la prochaine destinée de tant de rois et la sienne, avait dit en 1789 : « *Que ceux qui en ont envie se hâtent de régner,* » après avoir perdu le Piémont par l'invasion et la Sardaigne par l'abdication, s'était retiré dans la ville des grandes ruines et des suprêmes consolations, où tant de dominateurs ont fini, et où tant de rois étaient venus prier. Il y priait à son tour, partageant avec les pauvres le peu qui lui restait. Tout était épuisé, et il avait vendu jusqu'aux galons d'or de sa livrée, lorsque M. de Gerando fut instruit de cette grande détresse. Il accourut aussitôt auprès du monarque que la fortune avait renversé du trône, que la bienfaisance avait jeté dans la pauvreté, et, devançant les nobles générosités de la France, il lui fit accepter son offrande avec un respect qui le toucha, une délicatesse qui ne permettait pas le refus.

Mais ce fut surtout aux nouvelles nécessités de Rome que pourvut M. de Gerando. Il avait dans ses attributions l'instruction publique, les établissements d'utilité, les monuments des arts, les travaux des ponts et chaussées, et il accomplit beaucoup de bien en peu de temps. Les sœurs de charité appelées de France pour soigner des hospices, auxquels furent attachées des commissions administratives; des bureaux de secours distribués par quartier; des encouragements pécuniaires accordés à l'agriculture en souffrance; des tentatives faites pour tirer l'industrie de son néant et la justice criminelle de sa confusion : attestèrent les vues utiles et les nobles efforts de M. de Gerando.

Il est une œuvre à laquelle il aurait aussi voulu attacher son nom. La campagne de Rome, que les siècles et les peuples avaient désolée, traversée par des restes de voie romaine, surmontée d'aqueducs en ruines, entrecoupée d'eaux stagnantes descendues des montagnes, semée de hautes herbes et vide d'habitants, était tout à la fois imposante et dangereuse, offrait dans sa morne solitude une incomparable grandeur, et répandait la mort jusque dans Rome par ses meurtrières exhalaisons. M. de Gerando entreprit de la rendre salubre et féconde. Entouré d'habiles ingénieurs, il s'établit au milieu des marais pontins. Sur les lieux mêmes, il détermina les atterrissements qui devaient en exhausser et en raffermir le sol tourbeux ; il traça les canaux à travers lesquels devaient s'écouler les eaux jusque-là sans issue.

Si le temps et la domination française manquèrent à la poursuite de cette œuvre difficile, M. de Gerando concourut à d'autres travaux avantageux aux intérêts ou précieux pour les arts. Les routes étaient dégradées et infestées de bandits ; il pourvut à leur réparation et à leur sûreté. Les monuments de la ville éternelle tombaient de plus en plus en ruines ; il demanda et il obtint les moyens de les entretenir et de les conserver. Il commença la restauration de la voie Appienne, projeta de perfectionner la navigation du Tibre, déblaya le Colysée, dont l'arène avait été arrosée du sang des martyrs, provoqua des fouilles actives sur la colline que surmontait l'ancien Capitole. C'est là qu'admis dans la fameuse Académie des Arcades, le 16 août 1810, fête anniversaire du nouveau César dans la capitale des anciens empereurs, M. de Gerando, se servant de la langue qu'au même lieu Pétrarque avait fait entendre plus de quatre siècles aupara-

vant, prononça un discours où, mêlant les leçons éternelles aux louanges obligées, il recommandait la gloire au nom de la vertu.

Après avoir évoqué les grands souvenirs de Rome et du Capitole, exprimé l'émotion dont ils saisissent l'âme, rappelé les prodigieuses révolutions qu'attestent les monuments de tant d'âges différents réunis dans un étroit espace, il s'écrie : « Dans la mobilité des vicissitudes humaines, il n'y a « qu'une chose de réelle, de durable, de perpétuelle, à « savoir ce qui est vraiment grand et beau. La gloire elle-« même n'en est que le reflet, et c'est pour cela qu'elle « domine les siècles. Les cités tombent, les empires dispa-« raissent, les monuments s'effacent, mais tout ce qui se « recommande à la mémoire et à la reconnaissance des géné-« rations humaines subsiste : les nobles actions et les grandes « œuvres, inséparables les unes des autres. »

Aimé des Italiens comme un compatriote, M. de Gerando fut considéré par eux comme un bienfaiteur. Son nom n'était prononcé qu'avec un affectueux respect dans Turin, qui l'avait nommé membre de son Académie; dans Florence, où, à côté des réformes criminelles inspirées par le dernier siècle, il avait introduit les perfectionnements civils opérés par le nouveau; dans Pérouse, dont la reconnaissance pour la fondation de son université lui avait offert un tableau du Pérugin, qui est aujourd'hui l'un des ornements du Louvre; dans Rome, où il avait fait si souvent le bien avec l'art heureux d'y adoucir quelquefois le mal. A son départ, d'unanimes regrets le suivirent en France.

Arrivé à Paris, il fut mandé aux Tuileries. Napoléon l'interrogea sur la situation des Etats romains. M. de Gerando

ne cacha point les fautes commises dans les affaires de Rome. Napoléon rompit brusquement l'entretien et s'éloigna. M. de Gerando, rentré chez lui, s'attendait à une disgrâce, lorsque, dans la nuit, un message inattendu vint apporter au maître des requêtes sa nomination de conseiller d'État. C'était la récompense de son habile conduite à Rome, à laquelle n'avait pas nui sa courageuse véracité à Paris.

Chargé d'une dernière et difficile mission, M. de Gerando fut envoyé au delà des Pyrénées pour y administrer, comme intendant, les deux départements nouveaux de la Sègre et du Ter. Malgré les succès qu'obtenaient partout sa douceur adroite et son équité vigilante, il ne resta pas longtemps dans cette Catalogne soulevée, où l'administration devint bientôt impossible, et où l'action même des armes finit par être impuissante. Il revint à Paris, et il y assista à la chute de l'empire, à la restauration des Bourbons.

L'ancien volontaire de Lyon fut maintenu dans le conseil d'État. Il y siégeait au retour de l'île d'Elbe, et il y resta. M. de Gerando avait sans doute des préférences en fait de gouvernement, mais il n'avait pas d'exclusion, et il aimait à tel point le bien public qu'il consentait à y prendre part sous tous les régimes. Il accepta donc pendant les Cent-Jours les pouvoirs de commissaire impérial dans les départements de l'Est pour y organiser la défense du territoire.

Les Bourbons, remontés une seconde fois sur le trône, rayèrent cette fois son nom du conseil d'État. Mais ce ne fut pas pour longtemps. En 1815 même, un puissant ami de M. de Gerando, le duc Mathieu de Montmorency obtint sa réintégration dans ce corps, qui, sous le régime de la charte, cessa d'être un conseil de gouvernement, la politique étant

désormais concentrée dans le conseil responsable des ministres, et la discussion définitive des lois portée dans la libre enceinte des chambres. Mais le conseil d'État fut le grand régulateur de l'ordre administratif, de même que la cour de cassation était l'interprète supérieure de l'ordre civil. Soit comme simple membre de ce conseil, soit plus tard comme vice-président d'un comité, et de concert avec des hommes dont les services ainsi que les noms sont restés célèbres, M. de Gerando y porta de hautes lumières et une expérience consommée. L'un des arbitres du droit administratif au conseil d'État, il fut de plus son premier et philosophique interprète dans une chaire publique. En 1818, il l'enseigna en le coordonnant avec le droit constitutionnel; en 1827, il le renferma dans des *Institutes* (1) qui furent l'exposé de ses principes et le code de ses règles.

M. de Gerando avait le goût du bien; on peut même dire qu'il en avait la vocation. Il était possédé de cet amour généreux de l'humanité dont la charité est la conséquence, et la bienfaisance l'application, sentiment en lui si ancien et si persévérant, qu'il respirait dans ses regards, se traduisait dans ses paroles, se manifestait dans ses gestes, et avait pris la forme presque invariable d'une habitude. Sa philanthropie s'exerça de bonne heure et de bien des façons. Sachant qu'instruire les hommes, c'était les améliorer, il fut l'un des plus zélés promoteurs de l'enseignement parmi les classes laborieuses. Dès 1802, il avait créé avec Montgolfier, Camille

---

(1) Indépendamment des *Institutes de droit administratif français* en 4 volumes, M. de Gerando a fait, à la Faculté de droit de Paris, un *Cours de droit public, positif et administratif,* dont le plan général a seul été publié en 1819.

Jordan, Scipion Périer, Lasteyrie, Benjamin Delessert, Mathieu de Montmorency, la société d'encouragement qui pourvoyait à l'éducation industrielle du peuple ; en 1815, il contribua à fonder la société pour l'instruction élémentaire qui veillait à son éducation morale. Il travailla avec ardeur à propager l'enseignement mutuel. Étendant sa sollicitude de ceux qui devaient recevoir l'instruction à ceux qui devaient la donner, durant plusieurs années, il fit aux instituteurs primaires, dans l'école établie sous la restauration par le comte de Chabrol, un *cours normal* (1) devenu plus tard un excellent livre, propre à diriger les jeunes maîtres de l'enfance dans leur délicate mission, et à les transformer en bienfaiteurs intellectuels et en guides moraux du peuple. Philosophique continuateur de l'inventif abbé de l'Épée et du savant abbé Sicard, M. de Gerando concourut par son utile ouvrage sur l'*éducation des sourds-muets de naissance* (2) au perfectionnement de l'art heureux qui faisait rentrer dans la société, dont les avait exclus la nature, ces infortunés auxquels Aristote avait refusé l'accès des connaissances humaines, saint Augustin celui de la foi, et que la sollicitude ingénieuse du XVIIIe siècle avait rendus par les lumières de l'intelligence aux prérogatives de l'humanité.

La multiplicité des travaux de M. de Gerando me réduit presque à les énumérer, mais il faut que je m'arrête un moment sur le beau livre du *Perfectionnement moral* (3) qu'il avait

---

(1) *Cours normal des instituteurs primaires, ou Directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*, 1 vol., 1832.

(2) 2 volumes, 1827.

(3) *Du perfectionnement moral, ou de l'éducation de soi-même*, 2 vol., 1824.

destiné à l'instruction de tout le monde. Dans cet ouvrage, où la pensée haute et pure ennoblit le style, et lui communique quelque chose de sa sérénité et de son élévation, M. de Gerando considère la vie humaine comme une éducation perpétuelle dont le perfectionnement est le but.

Le progrès continu, indéfini, qui est la loi de l'homme sur la terre, et qui, au delà de la terre, devient encore pour lui la garantie de ses destinées immortelles, M. de Gerando, en philosophe, le tire de sa nature; en moraliste, l'applique à sa conduite. Les sensations, les affections, les idées, les devoirs, les sentiments religieux, sont les mobiles qui déterminent nos actions. A des degrés divers, et en des temps successifs; ils concourent tous à nous faire remplir notre destination; les mobiles supérieurs épurent et transforment les mobiles inférieurs, sans avoir le droit de les détruire, et, en parcourant l'échelle graduée du perfectionnement, on voit les fins partielles et discordantes se soumettre à des fins plus générales, plus élevées, et se réconcilier sous la grande unité qui préside au système entier des existences. Si les sens nous renferment en nous-mêmes dans une vie froide et stérile, par les affections nous nous répandons hors de nous, nous embrassons d'autres existences pour lesquelles nous sommes heureux de nous dévouer; les idées nous découvrent le vrai et le beau que nous nous plaisons à suivre et à imiter; le devoir nous révèle le bien que nous sommes tenus d'accomplir; enfin le sentiment d'un juste accord entre la vertu et le bonheur, joint à la nécessité d'une sanction que trop souvent la terre lui refuse, et que, dans tous les cas, elle est insuffisante à lui donner, nous élève à la connaissance de l'Être des êtres conçu comme loi et substance du bien, comme le législa-

teur moral de l'univers et le juge équitable de l'humanité.

Ce perfectionnement dont il donna la théorie, M. de Gerando s'en imposa la pratique. Il visa sans cesse à devenir meilleur en soi et plus utile aux autres. Membre de toutes les associations dans lesquelles il pouvait servir ses semblables, depuis la société des établissements charitables jusqu'au bureau de bienfaisance, depuis le conseil supérieur de santé jusqu'à la société philanthropique, non-seulement il coopéra à tout le bien qui s'y faisait, mais il y ajouta encore. Il fut, à Paris, l'un des fondateurs de la première caisse d'épargne, et le promoteur de la première salle d'asile. Les établissements destinés à secourir les femmes dans la crise douloureuse de l'enfantement, et à recueillir les pauvres créatures abandonnées dès leur naissance, lui durent d'importantes améliorations; et, dans une pensée aussi morale que compatissante, il ouvrit aux jeunes filles séduites sans être encore corrompues un lieu de refuge et de repentir, où on les arrachait au désordre, on les accoutumait au travail, et on les réconciliait avec leurs familles, après les avoir remises dans les voies de l'honnêteté.

M. de Gerando, dont cet asile a reçu et conserve le nom (1), étendait sa sollicitude sur tout ce qui souffrait. Il allait visiter lui-même les pauvres dans leurs réduits, et chaque semaine il leur donnait un jour. Ce jour-là, les pauvres remplissaient sa maison et sa rue, et il leur distribuait avec le pain qui soutient le corps les bonnes paroles qui relèvent l'âme. Ce qu'il faisait, il l'enseigna dans le *Visiteur du pauvre*

(1) Une ordonnance royale du 2 août 1843 a consacré, comme d'utilité publique, cet établissement sous le titre d'*Asile-Ouvroir de Gerando.*

et dans le livre de la *Bienfaisance publique*. Ces deux ouvrages qui embrassent toute cette importante matière, dont le premier n'a qu'un volume et parut en 1820, dont le second en a quatre, et devint, sur la fin de ses jours (1), comme la couronne de sa vie, se suivent et se complètent. L'un est plus particulièrement le modèle de la charité privée; l'autre contient tous les exemples et offre toutes les règles de la bienfaisance publique.

Guide des heureux dans le bien qu'ils doivent faire à ceux qui ne le sont pas, le *Visiteur du pauvre* leur apprend non-seulement à secourir la pauvreté dans sa détresse, mais à la relever de ses abaissements, leur donne les plus salutaires et les plus touchantes instructions pour apprécier l'étendue, la nature, la durée de ses besoins, joindre aux bienfaits de l'assistance les encouragements des bons conseils, fortifier les libéralités par les consolations, instruire en même temps que soulager, exercer, en un mot, cette tutelle de l'opulence envers la misère qui doit améliorer tout à la fois le riche par la générosité, le pauvre par la reconnaissance.

Mais, si ardente que soit la charité privée, devant les ravages étendus et profonds de la misère, elle est réduite à confesser son insuffisance. C'est alors que commencent les devoirs de la société. Instituée pour le plus grand avantage de tous ses membres, gardienne d'ailleurs de la sécurité publique, et à ce titre chargée de sa propre conservation, la société, prenant conseil de son intérêt, et obéissant aux prescriptions de la morale qui impose à la force l'obligation de protéger la faiblesse, établit un vaste patronage public servant de centre et

(1) En 1839.

d'appui au patronage individuel, sans avoir jamais ni la puissance ni le droit de s'y substituer. La société générale qui, dans ses moyens variés, agit avec un vaste ensemble; les établissements particuliers, qui, sous la protection et la surveillance de l'État, emploient avec un discernement spécial les ressources dont ils disposent, doivent combiner leurs efforts au profit des classes indigentes.

Telle est la doctrine exposée par M. de Gerando dans cet immense et généreux travail, où se trouvent les belles annales de la charité dans tous les temps et chez tous les peuples; se lisent les noms, s'admirent les dévouements des hommes qui se sont rendus les bienfaiteurs de leurs semblables malheureux; s'apprennent les méthodes les plus propres à diminuer la souffrance sur la terre, et se respirent les sentiments les plus capables d'y répandre le bien. Comme histoire des bonnes œuvres humaines, ce livre touche l'âme, et il la dirige vers des œuvres encore meilleures, comme législation supérieure de la bienfaisance publique.

Celui qu'occupait sans cesse le bonheur d'autrui méritait d'être heureux lui-même. Entouré de l'estime publique; honoré dans l'État, où, sous la royauté constitutionelle, lui avait été conférée la haute dignité de la pairie; recherché par les plus célèbres sociétés de l'Europe; rentré, en 1832, dans l'Académie des sciences morales et politiques, que fit si libéralement rétablir alors l'éminent historien qui la préside aujourd'hui, M. de Gerando recueillait le prix de ses longs travaux, jouissait du doux éclat de sa pure renommée. Il ne s'était pas réduit aux paisibles satisfactions d'une bienveillance universelle. Il avait goûté les douceurs des plus tendres amitiés et les joies les plus délicieuses de la famille.

Aux deux fils qui ont été le bonheur et la consolation de ses vieux jours, il avait associé, par une adoption généreuse, sept enfants de la sœur de sa femme restés orphelins, et cinq enfants que son propre frère lui avait légués à sa mort.

Ce qui donne les félicités de la vie expose aussi à ses douleurs. M. de Gerando fut frappé dans ses plus chères affections. Il perdit de bonne heure l'ami auquel une tendresse et une confiance également inaltérables l'avaient uni dès sa jeunesse, Camille Jordan, qui succomba au printemps de 1821, dans tout l'éclat de son talent et au milieu des regrets publics. La longue tristesse qui suivit cette mortelle séparation ne s'était pas adoucie lorsque M. de Gerando ressentit le plus cruel des déchirements. La compagne de sa vie, la femme spirituelle et forte qui s'était associée à ses plus nobles pensées, à ses plus beaux sentiments, à ses meilleures actions, lui fut enlevée. Sa mort le jeta dans la plus profonde affliction et les plus arides langueurs. La santé de M. de Gerando s'altéra; un moment même il perdit le goût du travail et jusqu'au désir du bien. Lorsqu'il sortit de cet abattement, il écrivit sur le journal de sa vie : « Désormais il n'y a plus pour moi de plaisirs, mais il reste encore des devoirs. »

Ces devoirs, il les remplit avec un zèle persévérant. Il fit alors quelques-uns de ses livres les plus utiles. Jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, il perfectionna les anciens, et il en composa de nouveaux (1). Accomplissant toutes ses obligations,

(1) Indépendamment des nombreux ouvrages qu'a publiés M. de Gerando, il en a laissé beaucoup d'inédits, entre autres un *Traité des méthodes*, et un *Cours de philosophie morale.*

il se montrait également assidu au conseil d'Etat, à la chambre des pairs, à l'Institut, à la faculté de droit, aux réunions des sociétés charitables, aux visites des hospices et dans les réduits des pauvres. Mais ses forces en déclin commençaient à trahir son incessante activité. Une maladie de cœur, profonde et alarmante, le faisait tomber dans de douloureux affaissements, qui auraient été insurmontables pour un autre. Lorsqu'on lui conseillait de se reposer, il disait comme le grand Arnauld : « Je me reposerai dans l'éternité. » Il touchait du reste au moment de l'inévitable repos. Sa nature était épuisée, la flamme qui anime la vie étant aussi celle qui la consume. A la suite des plus pénibles accablements et des plus fatigantes angoisses, il alla prendre, vers l'automne de 1842, les eaux de Néris. A son retour, il n'était pas mieux, et sa fin lui était annoncée par de cruelles souffrances, qui n'avaient pas le pouvoir d'altérer sa sérénité. Il trouvait que la maladie était un bien, puisqu'elle était une occasion de patience, un moyen de recueillement, et qu'elle servait à l'homme à se rapprocher encore davantage de Dieu. « Au sein du nuage épais et sombre qui enveloppe la fin de ma carrière terrestre, » écrivait-il, « un rayon de lumière m'apparaît cependant, pénètre, réjouit, fortifie mon âme... Il dirige ma pensée vers Dieu, dont j'accepte la volonté avec une soumission et une confiance filiales. Quoi qu'elle ordonne de moi, ce sera bien, je suis dans l'ordre. » Le 9 novembre, il avait encore noté sur son journal les occupations de la veille. Le 10 au matin, après une nuit des plus douloureuses, il se leva ainsi qu'à l'ordinaire. Méditant encore le bien qu'il avait le projet de faire, et qu'il ne devait plus avoir le temps d'accomplir, il inscrivit sur son registre une résolution charitable. Puis,

fatigué et comme épuisé, il s'assit sur un grand fauteuil au coin de sa cheminée. La pieuse orpheline (1) qu'il avait adoptée avec la tendresse d'un père, et qui est devenue la digne compagne de son fils aîné, le laissa un moment seul. Lorsqu'elle retourna auprès de lui, il n'était déjà plus. Depuis quelques instants, il avait cessé de penser, de souffrir et de vivre.

Ainsi s'éteignit à l'âge de soixante et dix ans l'homme éclairé et excellent qui avait pris pour devise : *Chercher le vrai, faire le bien*, et qui n'avait pas cessé d'y être fidèle. M. de Gerando a eu le rare privilége de trouver les buts de sa vie dans les inclinations de son cœur, et il a mis ses félicités dans ses devoirs. Il s'est constamment montré l'ami des idées salutaires, et le soutien des créatures, souffrantes. Philosophe, il a défendu l'activité de l'âme spirituelle, tandis que régnait en souveraine sur les intelligences la froide doctrine de la sensation; historien des systèmes, il a renouvelé les grands aspects intellectuels en exposant le passé glorieux et fécond de l'esprit humain à un siècle que l'entraînement de ses pensées laissait trop ignorant de celles des autres; publiciste, après avoir concouru à l'administration du plus vaste et, sous ce rapport, du mieux organisé des États, il a fait, des lois encore un peu confuses ou tout au moins fort éparses de cette administration, une science régulière; philanthrope, après avoir répandu l'instruction sous toutes les formes, appliqué la charité à toutes les misères, il

(1) Mlle Octavie Morel, nièce de M. de Gerando. Elle a fait de lui en 1845 un éloge touchant que l'Académie de Lyon a couronné en même temps que l'éloge remarquable composé par M. Bayle-Mouillard, ami de M. de Gerando et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

a dressé le code méthodique de la bienfaisance, afin d'apprendre aux autres ce qu'il faisait si parfaitement lui-même. Il a publié ainsi des règles pour bien penser, et donné des directions pour bien agir. Plus de vingt-cinq volumes d'idées judicieuses ou utiles, auxquelles il ne manque que d'être resserrées pour être irréprochables; plus de cinquante ans consacrés à l'exercice non interrompu du bien, recommandent à jamais M. de Gerando comme un infatigable et digne serviteur de l'esprit et de l'humanité.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED